

Première partie
Début du début

« Comment savez-vous que vous n'êtes pas lui ?
– Parce que je sais que je suis moi ! »

Les Mille et Une Nuits.

Invocation et protase

Et maintenant accorde-moi les mots.

La nuit du massacre, la pleine lune, grasse et moite, s'était tenue juchée des heures durant sur le dos des montagnes. Quelques nuages effilochés sur son front faisaient l'effet de cheveux ébouriffés. La lune était restée ainsi, en train de boire l'horizon découpé comme le bord d'une coquille d'œuf cassée en deux, paresseuse d'une paresse comme la Mort, comme si elle était dans son premier sommeil.

Puis, à un certain moment, elle s'était soulevée, indolente, soufflant contre la terre.

Une lune antique, arquant le dos pour s'étirer dans le silence et commencer son tour en retard, s'était grande ouverte au regard des insomniaques. Elle avait alors commencé à blanchir la campagne en chatouillant les poils phosphorescents des bêtes et en faisant scintiller les brins d'herbe comme des rasoirs. Elle avait traversé les vignes en incisant sur la plaque du ciel un golgotha de plantes crucifiées. Puis elle était passée par le village comme si elle y arrivait par hasard, en voyageuse

MÉMOIRE DU VIDE

distracte, pour donner une lumière fébrile au rouge des toits. Et elle pénétra dans le mortier des pavés pour en faire de l'argent précieux, et choisit des murs immaculés pour qu'ils le réfléchissent. Elle illumina les étreintes, oh, comme elle le fit ! Licites et illicites, blessant par de blancs coups de cravache la peau des amants, se glissant dans les fentes des portes fermées, s'insinuant entre les rideaux qui se frôlaient, giclant des claires-voies des volets rapprochés.

Plus loin, là où le terrain est toujours gras de vers de terre, elle fit briller les tombes de marbre comme des miroirs ardents et abattit sur le sol les ombres très noires des cyprès au garde-à-vous le long des allées, pour les faire couler sur les trottoirs. Ah, une lune maudite ! Qui chuchotait des malheurs, la nuit du massacre.

I.

(Où l'on raconte qu'une paire de chaussures
peut changer le destin d'un homme,
et que les prémonitions ont souvent une explication,
sans être, pour autant, moins importantes.
Où l'on raconte aussi la première séparation
de Samuele et la chute d'agneaux tombant du ciel)

Mais avant, des années avant cette nuit, il y avait eu en Ogliastro d'autres nuits. Ainsi que d'autres lunes. Il faudrait plusieurs vies pour les raconter toutes. Aussi faut-il se concentrer sur celle où, j'avais sept ans, je marchais sur la route avec mon père. Il avait bu, il chancelait un peu et se moquait de lui-même, de son allure incertaine.

C'était un dimanche. *Santu Sebaste*, la Saint-Sébastien.

Nous étions allés à un baptême: le septième enfant de Redento Marras. Entre Redento et mon père, il y avait un lien de Saintes Huiles, car le forgeron d'Elíni était le parrain de mon frère aîné, Gonario. Moi, je portais les chaussures de mon frère.

C'est ainsi que ça s'était passé: mon père, Stocchino Felice, et ma mère, Leporeddu Antioca, avaient eu une discussion sur l'obligation de prendre part à ce baptême, parce que Elíni n'était pas tout près de chez nous, il fallait quatre bonnes heures de marche à pied, et cætera et cætera. Et comme si la question de la route n'avait pas suffi, nous n'avions rien à offrir au nouveau-

MÉMOIRE DU VIDE

né pour lui souhaiter un sort heureux sur cette terre. Et pour un sort heureux sur cette terre on ne peut pas se présenter les mains vides à quelqu'un qui vient juste d'ouvrir les yeux sur le monde. Eh non, même les bergers les plus pauvres ne sont pas arrivés les mains vides à la mangeoire auprès du Christ et de la Sainte Vierge.

Quoi qu'il en soit, ma mère dit qu'on ne peut pas l'éviter: une obligation est une obligation, les Saintes Huiles sont un lien trop profond. Ne pas se présenter à la naissance du septième enfant d'un compère, d'un parrain, c'est quelque chose qui vraiment ne se fait pas. Ce serait comme de dire que le monde est renversé. Et mon père fait signe que oui, certes, on ne peut pas dire le contraire, mais quand il n'y en a pas, il n'y en a pas. Et même s'il y avait quelque chose à apporter au nouveau-né, avec le problème que mon frère Gonario, le filleul de Redento, a élimé ses chaussures, car ses pieds ont poussé du jour au lendemain, comment est-ce qu'on fait ?

Eh, dit mon père, Gonario je dois l'emmener, mais je l'emmène sans chaussures ? Ma mère et mon père se regardent: emmène Samuele, dit ma mère, que ce soit Gonario ou Samuele, pour les fois où Redento Marras a pu voir Gonario, son filleul, ça revient au même... Les chaussures vont bien à Samuele, emmène Samuele.

Les jours comme celui où mes parents décidèrent que j'accompagnerais mon père à Elíni pour la fête du baptême du fils de Redento Marras portent la marque du destin imprimée au fer rouge. On pense tout le temps que ce sont des jours exactement comme les autres.

MÉMOIRE DU VIDE

Mais on se trompe, parce qu'il arrive des choses, et parfois on voit des choses qui ne devraient pas arriver, ou que l'on ne devrait pas voir. C'est pour cela qu'on se dit qu'il n'y a rien d'étrange, que tout est comme toujours, pareil, mais ce n'est pas vrai. Par exemple, ce même jour, pendant que mon père et ma mère cherchaient à résoudre cette question du baptême, dans la cour devant chez moi un agneau était tombé.

Comme ça, précipité du ciel. Exactement comme un nuage, devenu très lourd, qui chute et s'écrabouille par terre. Nous, les enfants, nous étions en train de jouer et nous entendons alors un bruit sourd juste derrière nous, et *tzia* Mena, tante Mena, qui crie. Puis d'autres gens arrivent et tout le monde s'attroupe pour voir la pauvre bête écrasée sur le sol.

Tzia Mena raconte tout : elle était en train de balayer la cour, elle s'arrête pour reprendre son souffle parce que sa santé n'est plus celle d'autrefois, elle entend ensuite un sifflement, d'abord lointain, puis rapproché, de plus en plus rapproché... Elle lève la tête et voit que, venu du ciel, et elle en fait le serment sur ses enfants et sur ses neveux, amen, est en train de tomber un agneau. Que les agneaux ne volent pas est une chose certaine, mais il est tout aussi certain que cette bête *sperrata*, éclatée par terre, est tombée d'en haut.

Comment ça, d'en haut ? on se met à demander. Mais *tzia* Mena ne cède pas ; eh là, je vous le dis, il est tombé du ciel, de là-haut ! ô doux Jésus...

Il faut pourtant bien dire que cette femme n'était pas vraiment quelqu'un à qui on pouvait faire confiance...

Passons. En tout cas, on vient vers nous, les enfants, vers moi et Luigi Crisponi et Giuseppe Murru, et on nous demande ce que nous avons vu : nous n'avons rien vu, mais entendu plutôt un déplacement d'air et ensuite un bruit réellement terrible, une sonorité sourde, comme un bloc lancé de loin ou un sac de patates jeté très fort sur le sol. Comme quand on glisse le cul par terre, et que, avant la douleur, on perçoit un bruit dense et tangible. Voilà, comme ça : peut-être que ce bruit pouvait correspondre à l'image impossible d'un animal terrestre pleuvant du haut. Et enfin, à l'église c'était plein de saints et d'agneaux qui se tenaient debout sur les nuages ; peut-être, dans ce cas précis, que cet agneau-là avait fait un faux pas. On sait, n'est-ce pas, comment les nuages sont faits, ils ont beau sembler solides, en réalité ils sont trompeurs. Au Paradis aussi il faut faire attention, ainsi suspendus au-dessus des têtes des mortels. Il fallait dire d'ailleurs que pour l'Apocalypse, d'après ce qu'on racontait, un bon nombre de crapauds étaient prêts à descendre justement du ciel sur les pécheurs. Et peut-être, alors, qu'on faisait un essai...

Quand Totore Cambosu arrive, la confusion est à son comble. Mais lui, qui est chasseur et connaît les choses secrètes de la Nature, dit de se calmer.

« Il n'est pas question ici de saints ou de nuages, et encore moins d'essais pour le Jour du Jugement. Ici, il est question de rapaces. »

Quand Totore parle, le silence devient lourd. Il se penche sur la bête par terre.

« Pour moi, dit-il en indiquant le dos blanc de l'agneau

où l'on voit des striures rougeâtres comme des coups de griffes, il l'a saisi par là, puis il a dû le laisser tomber.»

Nous regardons tous Totore Cambosu, c'est quelqu'un de fascinant quand il raconte...

L'affaire était simple: un aigle royal avait saisi un agneau du troupeau, en le soulevant en l'air d'un coup d'ailes. La pauvre bête avait commencé à s'agiter, le cœur lui explosait à l'intérieur des côtes, et la terreur lui avait serré le cou au point qu'elle ne respirait presque plus. Et d'autre part l'air était léger, là-haut. De toute façon, l'agneau avait réussi à voir depuis le ciel des choses très grandes devenir toutes petites: le berger qui, déconcerté, rassemblait les autres agneaux et agitait son bâton en l'air; le mouton qui, *conc'a susu*, la tête en l'air, humait le mistral; le chien berger qui aboyait comme devenu fou, cherchant à voler en faisant des bonds. À la fin l'agneau a vu sa mère *berbeche*, la brebis, qui continuait à brouter au milieu du troupeau sans aucune affliction, car depuis que le monde est monde c'est toujours la brebis qui pleure... Ainsi pendant un instant l'agneau a expérimenté ce dont il était capable, mais il a dû ensuite penser que pour être un aigle il faut des ailes. Et il a tenté de voler... Ce qui a dû enfin se passer, c'est que l'aigle était jeune, de ceux qui ont les yeux plus gros que le ventre. Et sans doute il ne s'est même pas rendu compte que l'agneau qu'il avait choisi était plus lourd que ce qu'il pensait, d'autant plus que la pauvre bête qu'il avait saisie par la toison s'agitait et ne l'aidait vraiment pas, alors, sentant qu'il n'arriverait pas à ramener sa proie sur la falaise, il a abandonné sa prise...

MÉMOIRE DU VIDE

La suite, on la connaît.

Puis, dans la confusion, Missenta Crisponi est arrivée aussi, elle craignait que Luigi n'ait fait des siennes et on lui a parlé de l'agneau et elle s'est alors tournée vers son fils, puis elle a pâli, et nous on ne s'en était même pas rendu compte mais Luigi avait une tache du sang de l'agneau juste au milieu du front. Aussi Missenta le saisit, puis elle crache dans un coin de sa *franda*, de son tablier, et, en frottant fort avec l'étoffe humide, elle lui ôte le sang du front. *Tzia* Mena et les autres femmes se signent : saint Antoine... Que va-t-il arriver maintenant ?

Et ce sera quand, deux jours plus tard ? Luigi Crisponi, qui était mon ami, perd son père. Lui, ce père, il l'a peu vu, peut-être deux fois en sept ans, peut-être trois, qui sait... Ce qui est certain c'est que, quand on lui dit qu'il est mort, il n'arrive même pas à se rappeler comment est son père. Oui, certes, Bartolomeo Crisponi était grand, et après ? Et après c'est tout, et quand on lui demandait comment était son père, il disait qu'il était grand et qu'il travaillait à la mine, c'est tout. En tout cas, Luigi le comprit immédiatement, ce qui est étrange c'est que, bien qu'il n'ait pas eu de visage dont se souvenir, sa douleur était la même. Et pourtant, lui a dit une fois Serafino Musu, si t'as neuf frères ton père a dû revenir chez toi un peu plus souvent... Mais Luigi le regarde comme pour dire qu'il ne comprend pas, et moi, je fais signe à Serafino de fermer son clapet. Lui, Serafino, est plus grand et il sait les choses. Aussi

décide-t-on qu'il est inutile de continuer, mais Serafino insiste.

« Mais ta mère ses enfants, tes frères et tes sœurs, où les a-t-elle trouvés à ton avis ? » s'exclame-t-il.

Luigi Crisponi regarde autour de lui, puis il met la main sur sa bouche et il écarquille les yeux.

Entre-temps, du Puits numéro Neuf à Montavecchio on est en train d'extraire le corps de son père mort depuis quatre jours. Et le mort lui aussi a les yeux écarquillés. Comme disent toujours les personnes âgées, quand on meurt dans le noir on cherche la lumière. Le père de Luigi Crisponi, le destin l'a enterré avant qu'il meure. Et alors, sans doute pour surmonter cette obscurité terrible, et sans doute aussi pour supporter le goût de la terre éboulée qui était arrivée dans sa bouche, il avait ouvert les yeux au-delà de toute expression, comme pour trouer la toile compacte des ténèbres.

Rendu dans une caisse en bois de mauvaise qualité, ce monument qu'est Bartolomeo Crisponi arrive chez lui un matin de janvier. Le cercueil est cloué. Mais Missenta ne veut rien entendre, elle ne supporte pas de rester à regarder une bière clouée et demande à ce qu'on l'ouvre, parce qu'elle veut voir son mari une dernière fois. Et les autres de lui dire de n'en rien faire, qu'il vaut mieux se rappeler les vivants. Missenta fait signe que oui, mais elle pense que non. C'est elle qui sait et c'est elle qui décide...

Alors on décloue le couvercle du cercueil pour faire voir le mort à sa femme Missenta. Maintenant que le sang a disparu, Bartolomeo a une carnation lunaire,

presque brillante, comme quand il était enfant, la peau lisse d'une jeune fille.

Bartolomeo apparaît sans plus de nerfs à cause de la mort, les yeux fermés de force par le médecin de la mine, mais il reste beau. Il n'a même pas gonflé. À le voir, il ne semble même pas mort. Sévère, sec et massif, comme un tronc phosphorescent de bouleau, comme un moulage de plâtre abandonné. On dirait qu'il est fait d'une matière inerte et en même temps organique : une grosse larve toute blanche, éclairée par sa propre lumière, enveloppée d'une toile sale.

Missenta fixe son mari, puis elle cherche du regard l'approbation des voisines : vous comprenez vous aussi, tout le monde le comprendrait que, tel qu'il est, avec la terre incrustée sous ses ongles, le visage mal nettoyé et encore barbouillé de suie, ce pauvre Christ ne peut être enterré. Aussi les femmes le déshabillent après l'avoir étendu sur la table de la cuisine.

Bartolomeo, nu comme Adam, est prêt à recevoir de tendres soins. Et il est grand : ses jambes sur la table dépassent de presque tout le mollet. Ses pieds sont nouveaux.

La mère de Luigi Crisponi ne veut personne dans sa cuisine. Elle veut rester avec le corps de son mari mort. Aussi les voisines emmènent-elles les enfants chez elles : elles les nourrissent de pain de ménage et de lait.

Une fois seule, Missenta commence à examiner ce corps qui, bien qu'à elle, n'a jamais été à elle.

Elle ne se souvient pas qu'ils aient jamais été dans une intimité plus profonde qu'à cet instant-là, elle et

MÉMOIRE DU VIDE

son mari, ils ont pourtant mis au monde neuf enfants. Elle commence à le nettoyer avec un chiffon tiède. Elle est inquiète d'une inquiétude tenace, elle s'attarde dans les détails : les ongles noirs, le charbon dans les rides du front.

Quand elle a fini, épuisée, elle s'assoit, les mains sur les genoux.

Ce corps inerte, propre, lui donne soudainement la mesure de sa douleur. Qui est terrible. Et subtile. Mais c'est aussi une douleur franche et profonde. Presque tranquille... Comme avant un vertige. L'instant qui est stabilité absolue, plus encore que paix, avant la chute. Elle, Missenta Corrias, à présent veuve Crisponi, c'est ainsi qu'elle voit cette douleur : sérieuse, comme un enfant qui boude.

Alors elle se lève. C'est là, debout, qu'une pensée lui vient à l'esprit. Missenta se penche sur la bouche de son mari pour l'embrasser. Ses lèvres effleurent sa bouche, froide comme de la glace, mais douce. Encore, imperceptiblement, salie de terre aux commissures. Bartolomeo se laisse faire et semble langoureux et détendu, on dirait même que, pour une fois, il apprécie l'initiative de sa femme.

Il a été facile de l'embrasser, entre la pensée de le faire et le faire s'est écoulé l'instant parfait.

Puis c'est arrivé.

Soudain, les paupières de Bartolomeo s'ouvrent grand. Ses yeux sont vides, un regard sans regard, comme s'il avait un ailleurs inconnu à scruter.

Missenta voudrait hurler. Mais il arrive quelque chose de pire : elle se sent défaillir, elle perd connais-

sance, elle sent qu'elle est en train de tomber par terre, elle tombe et, en tombant, elle s'agrippe au corps de son mari et le tire sur elle.

Un bruit d'enfer! Qu'est-ce que c'est que cette horreur? Que se passe-t-il, nom de Dieu et par tous les saints? Quelqu'un frappe à la porte de la cuisine: Missé... pour l'amour de Dieu, ouvre... Missé, qu'est-il arrivé? Mais la femme est pétrifiée, il ne s'agit même pas de terreur, c'est quelque chose de plus profond, comme un sentiment de perte. Comme quand on glisse à terre, justement, et que l'on ne se rend pas compte que l'on glisse, mais qu'on se laisse aller presque volontairement, juste pour ne pas laisser le hasard nous vaincre. Le corps nu de son homme la couvre avec une impudicité qu'il n'a jamais eue. On continue à frapper, mais la tête de Missenta s'en va ailleurs... Allez lui expliquer que Bartolomeo est mort. Elle ne le croira jamais, jamais, jamais, jamais...

L'instant parfait. Et le vertige. Ce vertige particulier de Missenta a reçu une série infinie d'interprétations, mais uniquement trois noms: vertige, justement, au seul instant où Missenta elle-même a pu le penser et lui donner donc un nom; puis attaque d'apoplexie, par le docteur Milone, après l'analyse visuelle du cadavre; et « cœur brisé » par tous les autres.

En somme, quand on abat la porte de la cuisine, la seule chose à faire c'est de commander un autre cercueil. Économique.

Puis, un matin, un officier de justice apporte des papiers aux Crisponi parce qu'ils doivent quitter la

MÉMOIRE DU VIDE

maison qui n'est pas à eux, mais on ne sait même pas à qui elle appartient vraiment.

Luigi, cette même nuit, a fait un rêve.

Il a rêvé qu'il y avait un bruit terrible, un fracas vraiment insupportable, aussi avait-il porté ses mains à ses oreilles, mais le bruit, au lieu de cesser, croissait, il croissait. Puis, dans le rêve, c'était son père englouti par la terre. C'était son père et il essayait de hurler, mais il ne parvenait à rien faire d'autre qu'à écarquiller les yeux. Oh, vous voyez comme cela arrive dans les visions, et que l'on croit vraiment à ce que l'on rêve comme si c'était vrai. Et vraiment Luigi, sous l'emprise de ce rêve, croyait ne pas pouvoir respirer et croyait qu'il n'y avait aucune manière de déchirer l'obscurité. Il croyait que son père, comme cadeau dû pour tous les cadeaux qu'il ne lui avait jamais faits, lui était venu en *b*ision pour lui raconter l'horreur assourdissante de la mort lente. Luigi crut qu'il pouvait se voir lui-même dans l'espace blanc des yeux grands ouverts de son père, qui étaient la seule source de lumière à l'intérieur de ces ténèbres épaisses. Et il crut aussi que tout ce rêve, qui continuait à être une réalité et son opposé, était comme une sorte de consigne que son père moribond, les yeux écarquillés, la bouche pleine de terre, encrassé et noir de poussière de charbon, était en train de lui laisser. Même si Luigi ne savait pas dire en quoi consistait exactement ce legs.

Puis le fait est qu'une fois réveillé il cessa de se poser des questions. Le fait est que l'inutilité absolue de revendiquer quoi que ce soit fut claire pour lui. Et il

comprit que le legs de son père était de se montrer docile dans l'adversité... Et il comprit que sa mère était morte parce qu'elle avait résisté, parce qu'elle n'avait pas molli.

Luigi pensa, mais pas tout de suite, des années passèrent, il pensa que sa mère était morte parce qu'elle avait cru pouvoir bouleverser le dessein précis de son existence inutile. Et qu'une existence sensée coûte des milliers d'existences qui n'ont pas de sens. C'est son père qui le lui avait murmuré en lui parlant depuis le blanc de ses yeux, en le regardant depuis l'enfoncement, depuis l'intestin merdeux de la terre mère.

Et il est certain encore que les choses ne viennent jamais seules, non, jamais seules. Parce qu'une semaine n'est pas encore passée et on dit que, Luigi, on l'emène à Cuglieri, à la Maison de l'Enfant. Et lui, il dit : je m'enfuis et si on me reprend je m'enfuis, et chaque fois qu'on me reprend je m'enfuis. Et moi, j'ai presque envie de pleurer.

De toute façon, le jour où il doit partir, Luigi a une forte fièvre, la voisine qui l'a en garde attend les carabinieri devant sa porte pour dire que le petit, pauvre créature, est malade, qu'elle n'a aucun problème pour s'en occuper, et qu'elle aimerait bien voir si dans un orphelinat on va mieux le traiter. Mais les carabinieri lui disent de bien couvrir le Crisponi Luigi de feu Bartolomeo parce que la loi c'est la loi et qu'il n'y a pas à discuter.

Et alors, par la fenêtre de chez moi, j'ai vu partir Luigi, sans discussion et, si ce n'avait pas été que ma mère était elle aussi à la fenêtre, j'aurais vraiment pleuré.

MÉMOIRE DU VIDE

Domo rutta, foyer brisé. Une famille entière dissoute dans le néant. Mais ensuite la meule tourne, disait ma mère, et même le mauvais sort s'éloigne, tôt ou tard.

Pourtant, ce n'est pas vrai que pour un enfant le concept soit si clair, celui du mauvais sort qui se détourne, je veux dire. Ce matin-là, debout, devant la fenêtre qui donnait sur la cour des Crisponi, alors qu'ils emmenaient Luigi, je pensai qu'il y a des séparations assassines comme des mains qui vous étranglent. Et puis je pensai au trésor de papier argenté et aux fonds de bouteilles que nous avons enfouis à trois pas de l'entrée de l'enclos de Puddichinu, et aux frondes pour frapper les verdiers, et à cette fois où le maître Serusi nous avait mis la pancarte ÂNES CHAUSSÉS ET HABILLÉS et où il nous avait obligés à faire le tour des classes, même chez les filles... En somme, je pensai à ces choses auxquelles on pense quand quelqu'un meurt. Et c'est comme si toute séparation revenait à pleurer un mort.

C'est peut-être que je n'ai jamais aimé changer les choses. J'ai toujours été de ceux qui s'angoissent devant les changements. Mon père croyait que cela était dû à l'âge. Eh, disait-il, j'étais encore un enfant, même si à sept ans il faudrait déjà s'être fait une idée du monde. De toute façon, disait-il, mon idée du monde n'en était pas exactement une, car dès qu'on arrive à le comprendre, le monde, la première chose que l'on comprend c'est que tout est un ensevelissement de morts. Donc, disait-il, je devais rester tranquille, car ce qui semble être des changements dans l'enfance, une fois que l'on est devenu grand, c'est toujours la même chose : naître et mourir et ainsi de suite.